

ramses 2023

SOUS LA DIRECTION DE THIERRY DE MONTBRIAL ET DOMINIQUE DAVID

ifri



L'EUROPE DANS LA GUERRE

- L'EUROPE AU DÉFI
- LA GUERRE EST LÀ : ENJEUX, MOYENS
- ORDRES ET DÉSORDRES AFRICAINS

DUNOD

Voyage au centre de la guerre

C'est un étrange voyage, forcé, dans un monde qu'on croyait oublié, ou relégué aux marges sauvages : la guerre. Comme toute guerre d'hier elle nous parle d'acteurs, de victimes, mais aussi de nous, de nos mondes, rêvés et réels.



<http://dunod.link/3or40zl>

Décomposition, reconstruction

Cette guerre d'Ukraine signe la décomposition d'un monde – celui que nous avons voulu, en Occident depuis trente ans, référence universelle –, alors que tentent de percer des mondes contraires. Mais les recompositions d'après-guerre ressemblent rarement aux projets d'avant.

En Europe, ce retour de la guerre symbolise l'échec d'un système international en trompe-l'œil, basé sur le vrai rapport de force de la fin de la guerre froide : le mascairet économique-démocratique devait être inarrêtable, l'ouverture des échanges et l'affichage de l'humanisme occidental faire de la dynamique démocratique « l'horizon indépassable de notre temps »... Foi naïve, broyée par l'histoire têtue. Que cette dernière ait fait écho aux prurits nationalistes des Balkans, ou ranimé quelques obsessions russes : l'encercllement par des puissances hostiles, le dépeçage de l'empire, le nationalisme levé contre la déroute des années 1990, l'affirmation morale de la troisième Rome, la nécessité de sauvegarder un pouvoir fort...

Mais cette guerre n'est pas provinciale. D'abord parce que l'Occident, à l'appel de Washington, semble vouloir y lire l'affrontement métaphysique des démocraties et du totalitarisme. Ensuite parce que le reste du monde signifie son refus, ou son dédain. La Russie est isolée par son exclusion de circuits économiques jusqu'ici dominants pour elle; mais elle ne l'est pas politiquement. On n'est pas seul quand la Chine, l'Inde, les pays de l'Association des Nations de l'Asie du Sud-Est (ASEAN), les pays les plus lourds d'Afrique et le Golfe refusent ou évitent de s'aligner sur l'Occident.

Ceci, non par vertu, mais parce que le conflit est sans doute vécu hors d'Europe comme marginal dans ses événements, tout en étant redistributif de la puissance dans le monde. Ce n'est pas là Moscou qui est en cause, mais la manière dont *les autres* sortiront de l'épisode conflictuel : les États-Unis plus ou moins dominants, la Chine plus ou moins liée à la Russie ou préservée, l'Inde balançant entre Washington et Moscou, l'Europe affaiblie ou confirmée, la Turquie plus ou moins influente, l'Iran plus ou moins bridé... Un nouveau monde se cherche, à travers des positionnements d'apparence anarchique, mais autour de l'idée qu'aucun système dominant n'organiserait seul l'après-conflit.

Et sans doute pas un système institutionnel ferme. L'Organisation des Nations unies (ONU)? Absente. L'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE)? Inexistante. Les accords de maîtrise des armements? Démontés avec constance depuis 20 ans. Restent les « vedettes » du jour : l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN) et l'Union européenne (UE). L'Alliance atlantique a certes recouvré sa légitimité, mais son souverain américain demeure perplexe sur la place de l'Europe dans sa *Grand Strategy*. Et au-delà du consensus réflexe sur leur réarmement, les Européens pourraient bien demain voir resurgir des divisions faisant écho à des géopolitiques divergentes. Quant à l'UE elle-même, elle a donné sa mesure : une vraie solidarité, entre membres et avec l'Ukraine agressée, mais des instruments de politique étrangère limités aux sanctions – surtout efficaces contre soi – et aux modalités diverses de l'élargissement.

C'est pourtant l'assise même de l'UE qui est en cause. Quelle place entend-elle occuper sur un continent qu'il faudra bien reconstruire, sous un schéma ou un autre? Prospèrera-t-elle comme sous-ensemble économique d'un monde occidental structuré par l'ordre militaire américain, garanti par le rebond de l'Alliance? Ou pourra-t-elle, autour d'une volonté, d'une stratégie et des moyens correspondants, redessiner sa place dans un monde neuf?

L'art nouveau de la guerre

En attendant : la guerre est là et nous la redécouvrons dans toutes ses dimensions refoulées, dans ses enseignements oubliés.

Elle forge ses acteurs « au fil de l'épée ». La plus formidable erreur du régime russe est donc d'avoir, par son agression, enraciné un héritage nationaliste encore incertain, suscité une remarquable efficacité dans la résistance, confirmant ainsi définitivement ce qu'il niait : l'existence à la fois d'une nation et d'un État ukrainiens.

À nous, outre le devoir de solidarité vis-à-vis de l'agressé, le conflit rappelle les multiples dimensions de tout affrontement armé, nous poussant à évaluer l'adaptation de nos stratégies et de nos moyens.

On ne se bat pas à partir de rien : la préparation pèse lourd – ici, la réorganisation du système de défense ukrainien et l'aide occidentale depuis 2014. Et les armes ne sont pas toujours sur le champ de bataille : voir le rôle joué par les technologies de l'information, de ciblage – confirmant l'intérêt capital des programmes spatiaux –, ou par la communication politique et stratégique, qui s'est avérée centrale, dans la manœuvre de terrain et pour conforter l'assise internationale de l'agressé. Avant même la guerre, l'ordre du discours s'était d'ailleurs imposé, avec les intoxications croisées sur la puissance militaire russe. Moscou exhibait sa force technique nouvelle dans la guerre de Syrie; l'Occident réagissait en sonnant l'alarme sur le réarmement russe (en dépit des médiocres chiffres budgétaires). Et les Russes finissaient par croire à leur propre force dénoncée par l'Ouest : ils doivent aujourd'hui amèrement le regretter...

Autre domaine essentiel de l'affrontement : l'économie. C'est peu de dire qu'elle fut toujours une arme stratégique, et elle est aujourd'hui au cœur de la stratégie

d'isolement de la Russie. Avec cette interrogation de plus long terme : comment l'image d'une mondialisation « objective », portée par des arrangements réputés « universels », survivra-t-elle à un affrontement où la première réponse à l'agression fut de couper – par exemple – le système bancaire SWIFT ? L'effet pourrait être lourd de conséquence sur les pays émergents, dont le dialogue perdure avec Moscou, et confirmer la tendance à la constitution d'espaces économiques plus étanches – à revers de l'image d'une mondialisation heureuse, déjà mise à mal par le Covid-19.

Dans un registre plus militaire, le nucléaire est sans doute l'acteur caché de la crise. Non parce qu'il aurait été sérieusement en cause dans le conflit même, mais en ce qu'il confirme de sa double dimension de dissuasion : dissuasion globale et dissuasion interne à l'escalade. C'est parce que l'Europe est « nucléarisée » qu'il n'y a pas d'affrontement direct entre l'OTAN et la Russie, et que le conflit Russie/Ukraine ne montera pas aux extrêmes. D'où, sans nul doute, un encouragement à la prolifération et, pour les États nucléaires, à la modernisation de leurs arsenaux.

Reste la question la plus évidente pour les Européens, sinon la plus simple : l'agression russe justifie-t-elle un réinvestissement dans une défense territoriale abandonnée, de fait, depuis trente ans par les grands pays européens au profit d'armées expéditionnaires de police internationale ? Et si oui – l'Allemagne paraît prendre ce chemin –, quels armements privilégier ? La guerre en Ukraine confirme que les équipements hyper-sophistiqués des armées occidentales sont mal adaptés aux conflits longs, au moins par leur coût. Il s'agit donc désormais, pour nos armées, de repenser l'équilibre entre la relative rusticité d'armements nécessaires aux arsenaux de conflits longs, et la performance d'instruments technologiques de pointe.

D'autant que la focalisation sur l'actualité du conflit européen pourrait nous pousser à reproduire l'erreur des années 1990 : sélectionner un type de conflit en oubliant la diversité du monde. L'Europe n'est pas le monde, et la sécurité de l'Europe ne s'assure pas seulement en Europe.

Le *limes* africain

L'Europe n'est pas la seule frontière des Européens. Si la frontière est à la fois marque d'altérité et espace d'échange, la Méditerranée et l'Afrique sont bien au premier rang des bornages de notre monde stratégique – ainsi que l'a souligné, pour la première fois, le communiqué du sommet de Madrid de l'OTAN. À nous Français, l'Ukraine a presque fait oublier le Sahel et l'Afrique de l'Ouest ; pour combien de temps ?

Notre relation à l'Afrique allie la distance et la proximité que nous imposent la géographie, l'histoire et la circulation des populations. Économiquement, le continent reste mal saisi d'analyses écartelées entre afro-optimismes et traditionnels pessimismes sur une Afrique « hors de l'histoire ». Démographiquement, sa progression galopante passe aisément pour une menace, qu'illustrent paradoxalement les assauts migratoires sur Ceuta et les noyés de Méditerranée. Jusqu'aux dynamiques religieuses du Continent noir, qui semblent s'opposer, par les vagues d'islam et d'évangélismes, aux sociétés laïques opposant le droit individuel au communautaire religieux.

L'Afrique est pourtant, dans toutes ses dimensions, extrêmement diverse et éclatée. L'héritage colonial, qui nous incite à la lire à travers des découpages enfuis, à la décrypter par le biais de références institutionnelles décalées, nous cache largement les réalités, comme, inversement, les remugles anti-coloniaux abusent aujourd'hui des populations trop facilement manipulées, par exemple au Sahel contre le « colonisateur » français.

L'Afrique nous dit donc que l'héritage colonial n'est toujours pas digéré – ni d'un côté ni de l'autre; qu'il perdure dans les têtes et les institutions, en dépit de la multiplicité et de la diversité des États. Aujourd'hui, cet héritage nous empêche de lire l'Afrique dans ses modalités concrètes : la diversité des dynamiques sociales, les échelles des conflits qui la secouent, ses tentatives d'unité régionales ou continentale, les formes de son ouverture au monde, la manière dont elle devient un nouveau champ clos de la course à la puissance...

Car les conflits locaux ou régionaux qui traversent nombre de zones du continent s'insèrent de plus en plus dans des logiques géopolitiques plus larges, à mesure que pèsent, se déploient, les acteurs extérieurs. Durant la guerre froide, il s'agissait de contourner le théâtre central – européen –, en jouant des luttes de décolonisation pour s'installer sur des voies stratégiques. Aujourd'hui, il s'agit de miner les stratégies de l'Occident en profitant du recul de son image, et dans une logique de redistribution des positions économiques. À ce titre, l'installation chinoise – du Golfe de Guinée à la Corne en passant par le Maghreb –, la diplomatie politique et économique turque – de l'Afrique de l'Ouest au cône austral, de la Syrie à la Libye – et l'intervention russe – de la Syrie au Sénégal, en passant par la Centrafrique – dessinent un continent ouvert à tous vents de la puissance.

C'est dans ce contexte complexe que s'inscrit l'échec français – donc européen – au Sahel, qui met moins en cause l'efficacité militaire française que l'inadaptation de l'intervention armée aux réalités sociales et politiques du lieu : menace terroriste surestimée, conflits de base mal compris ou interprétés, impuissance des structures politiques locales, nuisance d'armées nationales censées pacifier les pays, interventions extérieures minant l'image des Européens, et au premier chef des Français, anciens colonisateurs. Repenser une stratégie à l'échelle des problèmes réels de la région, à la fois dans l'intérêt de populations ravagées par l'insécurité et dans le nôtre – l'Afrique est notre *limes* le plus vivant et le plus agité –, est une tâche difficile, mais nécessaire : c'est aujourd'hui l'Afrique de l'Ouest entière qui est menacée d'effondrement institutionnel.

De l'effondrement sahélien à l'invasion de l'Ukraine, 2022 nous a violemment jeté au visage les cartes d'un jeu dont nous pensions maîtriser plus ou moins calmement les règles. L'histoire revient sous forme brute : « Nous retournons dans la guerre ainsi que dans la maison de notre jeunesse¹ » ... Reste à élever un nouveau monde sur l'explosion de l'ancien ; mais sans rêver de restauration.

D. D.

1. G. Bernanos, *Les Enfants humiliés*, Paris, Gallimard, 1949.